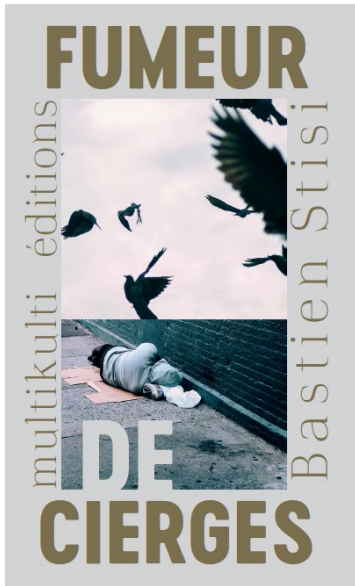




Fumeur de cierges **Bastien Stisi**

Sortie le 16 octobre 2025

Qu'est-ce qui a motivé l'écriture sur cette thématique ?

J'ai habité pendant longtemps à deux pas de la Gare du Nord, à Paris, dans la rue qui a vu s'implanter ce que les riverains nommaient la "salle de shoot" – anciennement "salle de consommation à moindres risques". Le lieu accueillait, et accueille toujours, des consommatrices et consommateurs de "drogues dures" – crack, héroïne, Skénan, entre autres – afin qu'ils puissent consommer proprement et de manière sécurisée les substances en question et accéder à des services de soins, de suivi social, etc. J'habitais au rez-de-chaussée, côté rue, à quelques mètres de cet espace et de ce fait, je voyais défiler chaque jour des dizaines de personnes addicts au crack et autres dans ma rue. Souvent, des groupes se formaient et si l'on n'était pas trop attachés aux apparences, rien d'anormal ne se dégagait. Parfois, par contre, le ton montait, des échauffourées éclataient, et quand ça dégénérât vraiment, les lames pouvaient sortir et s'enfoncer dans les doudounes. Ça arrivait.

Lorsqu'ils se posaient sur le rebord de ma fenêtre, et que j'étais à l'intérieur de mon appartement, le degré de proximité était proprement irréel. Les conversations me parvenaient de manière très nette, j'ai commencé à prendre des notes, à retenir des bribes de conversations entre les uns et les autres, à scruter les allers et venues, les comportements de ces riverains étranges qui, au début, me faisaient un peu peur. Je découvrais un autre monde, ultra-marginal et possédant ses propres codes, qui semblait fonctionner en relative autonomie.

Les mois passants, j'ai fini par discuter avec les uns et les autres. J'affinais ma connaissance du quartier et par là même, finissais par entrevoir les problématiques de ces gens tombés dans une addiction coriace, coincés dans un engrenage qui, parfois, durait depuis des années.



Quelques années plus tard, je m'engageais aux *Restos du Cœur*, au sein d'une distribution de repas dans la rue. En 2022, j'ai raconté mon expérience dans un premier roman, *Le ventre creux*. *Fumeur de cierges* est comme une synthèse des différentes rencontres que j'ai pu faire à travers ces années à Paris, rencontres toutes orientées vers la question si spécifique du crack.

Comment s'est préparée votre écriture de *Fumeur de cierges* ?

En déménageant il y a quelques années, j'ai découvert la ligne de tram T3b qui fait le lien entre mon domicile et mon lieu de travail. Son tracé traverse de nombreuses portes – Clignancourt, La Chapelle, Aubervilliers, La Chapelle, La Villette, etc. – et des zones où les

usagers de crack peuvent être amenés à circuler. Là encore, j'ai beaucoup observé les comportements de ceux qui apparaissent comme une anomalie absolue au sein de la norme et qui, le plus souvent, effraient leurs voisins de trajet. Au bout de quelques semaines, j'ai imaginé un roman qui mettrait en scène un homme confronté à la recherche effrénée, constante, irrémédiable, d'une dose pour le faire remonter. Le roman n'est pas un huis clos, mais le personnage passe la plus grande partie du texte dans ce tram, confronté à ses propres tourbillons internes, mais également au regard des autres.

Pourquoi une fiction ?

Je ne suis ni médecin, ni travailleur social, ni spécialiste clinique des addictions aux drogues dures. Je suis un journaliste, orienté dans la culture, qui fait du bénévolat auprès des gens de la rue, et qui a depuis toujours une attraction pour l'écriture. J'aurais pu décider d'écrire une enquête journalistique sur le sujet, mais c'est l'écriture d'une fiction qui, de manière très naturelle, s'est imposée. J'ai été poussé par quelque chose de très urgent, et les bases du roman sont arrivées d'elles-mêmes, assez rapidement.

Qu'appellez-vous "roman du réel" ?

Pour *Le ventre creux*, lorsque l'on me questionnait, j'avais l'habitude de dire que "*rien n'était vrai, mais que rien n'était inventé*". C'est un peu pareil dans *Fumeur de cierges*, à ceci près que je n'ai pas fait l'expérience d'un consommateur de crack confronté à la violence de l'errance physique et mentale. Mais le roman pioche dans le réel pour y raconter une fiction... dans laquelle tout pourrait être vrai ! La plupart des personnages présents dans le livre sont inspirés d'une rencontre, ou sont la fusion de plusieurs rencontres.

En quoi la question du crack révèle avant tout un sujet de santé publique ?

Lorsqu'elle est traitée, la question du crack à Paris l'est à travers un œil purement sécuritaire. On parle de *crackheads*, de *crackers*, voire de *zombies*, on souligne avant tout la dangerosité – bien réelle – des quartiers dans lesquels consommateurs et dealers se regroupent, les troubles à l'ordre public. Ce roman n'est pas là pour faire de l'angélisme, mais pour rappeler que derrière chaque malade victime d'une addiction terrible, il y a un parcours de vie et un besoin de prise en charge absolument urgent.

Pourquoi avoir choisi d'introduire une forme d'humour dans un récit pourtant très sombre ?

Le texte aborde, on l'a dit, la difficile gestion des addictions, le rapport aux drogues dures, mais aussi d'autres thématiques – la question de l'oubli, celle de la rupture amoureuse ou de la non-acceptation du réel, par exemple. Ajouter une pointe de second degré, et pourquoi pas d'humour, dans un texte aux thématiques effectivement assez lourdes, me permet d'éviter le ton sur ton trop plombant.

Par ailleurs, ce n'est pas parce que l'on est consommateur occasionnel ou régulier de crack ou d'autre chose, un dealer, un sans domicile fixe, que l'on est forcément dénué d'humour. Je crois même au contraire que l'art du bon mot, de la punchline, du trait d'esprit qui fait réfléchir les uns et marrer les autres, dans des situations particulièrement complexes, peut-être une arme de défense absolument redoutable.